

Défigement et inférence : cas d'étude du *Canard enchaîné*

Eline, Joël & Zhu, Lichao

Laboratoire Lexiques, Dictionnaires, Informatique UMR 7187, Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité

Zhu, Lichao

LDI (Lexiques, Dictionnaires, Informatique) UMR 7187
Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité
lichao.zhu@hotmail.com

Eline, Joël

LDI (Lexiques, Dictionnaires, Informatique) UMR 7187
Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité
joel.eline@gmail.com

1 Introduction

Aux côtés de la polysémie, le figement et l'inférence sont souvent présentés comme les deux moteurs majeurs de l'ambiguïté du langage naturel, différenciant ce dernier des systèmes formels et univoques tels que les mathématiques. À des niveaux différents, tous deux rompent en effet la calculabilité systémique des phrases qui sous-tendent les énoncés en instaurant un décalage entre le *dit* (la combinatoire des éléments du matériau linguistique perceptible) et l'*interprété* (ce que les interactants comprennent effectivement, assurant ainsi le passage de la phrase à l'énoncé). L'objet de notre article est de montrer que l'interprétation d'une expression défigée repose d'abord sur l'application de la norme langagière et conventionnelle, puis sur un processus, laissé à la charge de l'interprétant, de résolution contextuelle de la signification obtenue.

Nous présenterons dans notre première partie un positionnement des notions de figement/défigement et d'inférence relativement à ce modèle du processus interprétatif. Nous verrons d'une part que les frontières de l'espace conventionnel que représente le figement peuvent être étendues au-delà de leur limites traditionnelles, ce qui a des conséquences importantes sur la notion de défigement, d'autre part que l'inférence représente moins un fourre-tout théorique à même de sauvegarder n'importe quel modèle interprétatif qu'un espace régit par les mêmes dynamiques de convention et de rupture individuelle. De la sorte, notre deuxième partie consistera à lier les notions de défigement et d'inférence afin de montrer dans quelle mesure le premier procède de la seconde : nous montrerons ainsi que les mécanismes linguistiques du défigement impliquent nécessairement, au même titre que tout autre matériau linguistique, une résolution inférentielle, mais qu'ils y trouvent de plus un terreau surdéterminatif et ludique favorable. Le modèle explicatif ainsi construit sera ensuite appliqué à un corpus de titres journalistiques issu du *Canard enchaîné* dans notre troisième partie.

2 Présentation théorique des notions de défigement et d'inférence

2.1 Le défigement

Si nous considérons le figement comme un phénomène linguistique, il est aussi un processus de la lexicalisation. Lorsque nous examinons de manière lexicographique le mot « défigement », dont le préfixe négatif *dé-* signifie la privation, il est judicieux de dire qu'*a contrario* le défigement est confronté à un comportement lexical opposé au figement. Ce phénomène, qui est synonymique du jeu de mots, détourne le figement. En modifiant une séquence figée (désormais SF), nous effectuons une manœuvre de défigement et obtenons une séquence défigée (désormais SD). Il va de soi que nous ne pouvons pas révoquer une SF et en créer une autre que nous nommons le défigement.

Deux prémisses s'imposent. La première est que le figement est la condition *sine qua non* du défigement. Cette prémisses acquiert un consensus parmi les linguistes. Habert et Fiala (1989 : 86) indiquent ainsi que « tout défigement présuppose un figement antérieur qu'il détourne ou remotive ». La seconde est que le défigement est rétrospectif : il est contraint par la reconnaissance préalable du figement.

Mejri (2009 : 158) stipule aussi que « toute atteinte à la fixité formelle et à la globalité sémantique des SF serait considérée comme un défigement ». Il va cependant de soi que la « remotivation » est indispensable dans le processus de défigement. Le défigement requiert ainsi une explication ou une justification. Ce critère peut s'avérer déterminant quant à la différenciation de la faute, qui est involontaire, du jeu de mots dont le défigement fait partie, qui est volontaire.

Les regards sur le défigement sont multiples à cause de la représentation protéiforme du figement. Les SF prototypiques, telles que *casser sa pipe* ou *poser un lapin* sont souvent imagées. Nous pouvons supposer que dans un tel processus sémasiologique, un lien sémique existe entre le signifié de la séquence et le symbolisme tiré de l'image. Mais il existe également des SF non imagées comme la plupart des locutions adverbiales (M. Gross, 1986) dont la fixité est prouvée par le blocage total sur l'axe paradigmatique et l'axe syntagmatique. Selon Nunberg *et al.* (1994), une SF est homomorphique et peut avoir deux interprétations : littérale et figée. Le sens figé peut être corrélé au sens compositionnel.

Ces observations nous amènent à considérer que dans certaines SF, des éléments récessifs existent en vue d'un défigement (il va de soi que toutes les SF n'ont pas la même potentialité de défigement. Le rôle du contexte doit être également remis en question). Le contexte linguistique et le contexte extralinguistique doivent être distingués dans le processus du défigement.

2.1.1 Défigement hors contexte

La globalisation du signifié invisible et la polylexicalité d'une SF sont telles qu'une SF peut être comprise sans les contextes faisant transparaître l'univocité du signifié, même si, *stricto sensu*, la compositionnalité de la plupart des SF prédictives débouche sur une double interprétation : non-compositionnelle et compositionnelle. Nous admettons que deux strates sémantiques lexicales s'interposent, la première, la strate compositionnelle formée à partir du calcul sémantique des composantes de la SF ; la deuxième, la strate non-compositionnelle, est conventionnelle, figée diachroniquement et imposée par la langue. Lorsqu'un défigement modifie un élément quelconque de la SF, il modifie en même temps les présentations sémantiques des deux strates, qui ont un impact mutuel.

Si nous considérons que *prendre une veste* est une construction récurrente (V Dét N) dans la langue et est susceptible d'avoir une interprétation littérale, nous n'admettons pas que *manger les pissenlits par la racine* ait la même répartition sémantique entre le signifié global et le signifié compositionnel. La signification non-compositionnelle est d'autant plus justifiée que la construction de SF se raréfie. C'est-à-dire qu'en cas de modification sur un axe paradigmatique donné, une SF complexe est plus repérable grâce à ses singularités syntaxiques et sémantiques¹.

Cette observation peut se prouver de manière fonctionnelle. Nous distinguons en amont dans *prendre une veste* et *manger les pissenlits par la racine* trois types de paradigmes. Il s'agit du paradigme prédictif, du paradigme déterminatif et du paradigme argumental, si nous considérons que la strate compositionnelle est analytique. Un simple test de « substitution synonymique » des deux locutions.

Au niveau du prédicat :

1. Prendre une veste – enlever une veste – se procurer une veste
2. Manger les pissenlits par la racine – bouffer les pissenlits par la racine – avaler les pissenlits par la racine – becqueter les pissenlits par la racine

Au niveau du déterminant :

3. Prendre la veste – prendre deux vestes – prendre les vestes

4. Manger un pissenlit par la racine – manger les pissenlits à partir de la racine – manger les pissenlits par les racines

Au niveau de l'argument :

5. Prendre un manteau – prendre une chemise – prendre un pull
6. Manger les mauves par la racine – manger les tournesols par la racine – manger les herbes par la racine.

Or, ces substitutions des unités lexicales ne changent aucunement les paradigmes fonctionnels. Il existe également d'autres procédés formels du défigement tels que l'insertion, l'effacement, l'agglutination, etc. En réalité, dans notre corpus du *Canard enchaîné*, nous nous confrontons à plus de détournements non standards que de détournements standards.

7. Strasbourg le mou
8. Coudert du temps
9. Œil de vert
10. Couvre-chef d'entreprise

Ces détournements ne respectent aucunement les catégories fonctionnelles. Mais l'interprétabilité de la langue est telle que chaque SD, quoi qu'il en soit, est toujours interprétable. Cette capacité d'induire ou d'inférer les interprétations est innée dans la langue. Toutes les SF sont défigeables, mais toutes n'ont pas la même possibilité de défigement. Nous considérons que les SD disposent, à l'instar des SF, de degrés de « défigibilité » – tolérance aux processus de défigement. Cette défigibilité est issue de la coexistence de la globalité et la compositionnalité qui, au sein d'une SF, crée des incongruences (Zhu, 2013) :

- Incongruence sémantique

Une SF ne peut pas signifier chacun de ses constituants. La globalité des SF prédomine les constituants, la compositionnalité en est récessive. Dans une SF opaque, le lien entre la globalité et la compositionnalité de la SF n'est pas toujours logique.

- Incongruence numérique

L'inertie de segmentation fait que les interprétants ne peuvent pas s'empêcher de segmenter une SF, en l'interprétant par le calcul des significations des constituants. Le nombre total des signifiés est largement supérieur au signifié figé qui est généralement monosémique.

Il nous semble que le moule constructionnel joue également un rôle important dans le défigement. Comparons les deux séquences précédemment mentionnées :

11. Prendre une veste – V Dét N
12. Manger les pissenlits par la racine – V Dét N Prép Dét N

Le moule de 11 est un moule partagé par beaucoup d'autres séquences, par exemple *laver une pomme*, *prendre un livre*, *sauvegarder un fichier*. Il est envisageable de remplacer *prendre une veste* (au passé composé) par les trois séquences précédentes.

Paul $\left\{ \begin{array}{l} \text{a pris une veste} \\ \text{a lavé une pomme} \\ \text{a pris un livre} \\ \text{a sauvé un fichier} \end{array} \right\}$ pour Anne.

Chacune de ces quatre séquences s'insère parfaitement dans le cotexte. En revanche, il est beaucoup plus difficile de trouver une séquence dont la construction est *V Dét N Prép Dét N* et qui partage le cotexte de

la SF en question. En d'autres termes, la SF court le risque d'être « noyé » par le cotexte à cause de la banalité de son moule constructionnel², tandis que la SF dans 12 bénéficie de la singularité constructionnelle. Un tel constat nous amène à dire que la rareté du moule constructionnel garantit la défigibilité de la SF. Plus la construction d'une SF est rare, plus la SF est apte à un défigement.

2.1.2 Défigement contextuel

Le contexte est d'abord linguistique. Chaque SF est attachée à un nombre limité de contextes et cotextes. L'insertion d'une SF dans l'énoncé prend en compte, impérativement, tous les paramétrages contextuels pour qu'il n'y ait ni d'ambiguïté, ni d'incongruité. Si nous associons une SF à son cotexte habituel, nous avons affaire à une restriction au niveau de la sélection des contextes énonciatifs. Le contexte qui détermine la SF au plan constructionnel est quasi conventionnel, tout comme le sont également les circonstances énonciatives. Les locutions ou les SF prédictives subissent la déclinaison. Leur contexte linguistique change en fonction de l'énoncé. Nous acceptons :

13. Paul a cassé sa pipe. (mourir)

En revanche :

14. *Jean et Paul ont cassé leur pipe. (mourir)

est incorrect³. La fixité dans la locution n'est donc pas totalement formelle et rigide. La SF prédictive sélectionne les éléments dans le cotexte. Toutes les SF qui signifient « mourir » ne peuvent remplacer « mourir » dans une phrase. Si nous admettons que la construction « N/ Pron + mourir » est universelle, nous ne pouvons pas calquer la même construction sur *casser sa pipe*, *passer l'arme à gauche*, *partir les pieds devant*, etc., car elles ne tolèrent pas les mêmes sujets à cause de leurs registres différents.

Contexte désigne également les contextes extralinguistiques et dans notre cas, les textes journalistiques. Dans l'interprétation de ceux-ci, l'interprétant aura recours à la contextualisation des énoncés. L'interaction entre la SF et le contexte est telle que les sous-énoncés et les non-dits doivent systématiquement être pris en compte dans le processus interprétatif. Pour un titre qui est composé généralement d'une ou plusieurs séquences et qui n'acquiert pas de statut phrastique, la complétion informative et constructionnelle nécessite alors à la fois la compréhension du texte qui suit et l'assemblage des connaissances extralinguistiques, sociales et culturelles. En examinant le contexte, l'interprétant examine également la motivation du défigement afin de pouvoir expliquer l'aberration lexicale et énonciative. Considérons :

15. Sarko fait son marché (noir) en Afrique (01.04.2009, N°4614)

Contexte : Nicolas Sarkozy fait le commerce d'armes avec le RDC, le Congo et le Niger et évite de parler des droits de l'Homme.

noir reçoit une double lecture dans cet exemple. Non seulement il constitue avec *marché* un mot composé auquel s'ajoute la péjoration, il désigne également avec *Afrique* une zone géographique spécifique qui comprend justement des pays comme le RDC, le Congo et le Niger.

La convergence du contexte linguistique et du contexte extralinguistique et textuelle est également envisageable. Considérons :

16. Aide de camps (29.04.2009, N°4618)

Contexte : Des familles Roms ont été expulsées à la gare Seine-Saint-Denis où des juifs ont été déportés à des camps de concentration.

Ce titre dans *Le Canard enchaîné* nécessite un décryptage linguistique et extralinguistique. L'incorrection du contexte linguistique – forme plurielle incorrecte – doit être justifiée par l'événement pour lequel le jeu de mots est créé⁴. Outre le contexte linguistique, le cotexte doit être sémantiquement univoque vis-à-vis de la SF. Il ne doit pas permettre une interprétation plurivoque de la SF, sauf si la motivation est justifiée. La seule interprétation de la SF que le cotexte peut induire doit être tirée du signifié non-

compositionnel. Toute autre interprétation induite peut conduire au défigement. En l'occurrence, la forme plurielle de *camp* est justifiée par « camps de concentration » qui est un nom composé.

2.2 L'inférence

Nous définissons l'inférence de manière générale à partir de D. Sperber & D. Wilson (1989), p. 107 : « L'inférence est le processus au terme duquel une hypothèse est admise comme vraie ou probablement vraie sur la base d'autres hypothèses dont la vérité certaine ou probable était admise au départ. L'inférence est donc une forme de fixation de croyances ». Des mêmes auteurs, nous reprenons la notion d'*inférence non-démonstrative spontanée*, qui distingue les processus déductifs inconsciemment mobilisés pour l'interprétation du langage naturel des processus déductifs conscients et schématiques, tels qu'ils peuvent être par exemple à l'œuvre dans le raisonnement ou la preuve scientifique. Nous renvoyons à D. Sperber & D. Wilson, *ibid.*, pp. 106-109, pour une discussion précise des aspects couverts par la notion, notamment sa caractéristique de « déduction non-logique ». Désormais, lorsque nous parlerons d'*inférence*, nous nous référerons implicitement à la notion d'*inférence non-démonstrative spontanée*.

Nous allons tout d'abord dresser un modèle général de l'interprétation reposant sur la notion d'inférence. Nous serons ainsi amenés dans un second temps à distinguer deux types d'inférences, séparées non par nature mais en fonction de leur niveau d'intervention dans le processus interprétatif. Nous élargirons ensuite le rôle de l'inférence au niveau du processus interprétatif global, en montrant qu'elle assure le passage de la dimension conventionnelle de la langue à sa prise en charge individuelle par l'interprétant.

2.2.1 Modèle interprétatif inférentiel

Nous assumons que l'interprétation est le résultat d'un processus en deux temps : d'abord, l'interprétant construit une représentation linguistique de la phrase qui sous-tend l'énoncé à interpréter. Cette opération correspond globalement à une mise en œuvre de la dimension conventionnelle de la langue. Ensuite, il réévalue cette représentation à l'aune des paramètres de la situation d'énonciation (connaissances relatives au temps et au lieu de l'énonciation, aux interactants, connaissances encyclopédiques particulières, etc.). De la sorte, il prend individuellement en charge l'énoncé, et décide lui-même des arbitrages locaux à effectuer pour en obtenir une interprétation. Ainsi, si Marco dit à Farid que *Jeanne est très jolie ce soir*, Farid pourra décider de maintenir la représentation linguistique comme interprétation effective de l'énoncé ou choisir de réévaluer la première en fonction de connaissances métalinguistiques ou extralinguistiques – s'il sait ou croit savoir, par exemple, que Marco déteste Jeanne, ou s'il s'aperçoit ou croit s'apercevoir que Marco a recouru à certains effets prosodiques, il pourra par exemple corrélérer *Jeanne est très jolie* à *Marco sous-entend que Jeanne est très laide*.

Si les prémisses auxquelles se réfère l'interprétant pour produire son interprétation finale sont bien entendues pour partie fournies par le contexte, l'ambiguïté n'est pas toujours réductible à une évaluation du *dit* dans le *contexte du dit*. Dans une expression figée telle que *les carottes sont cuites*, elle existe en puissance dans le système linguistique. L'hypothèse fondamentale qui étayera ici notre argumentation est en ce sens que la production d'une interprétation est fonction d'un continuum entre convention – soit, ce qui est fourni mécaniquement par le système, mais dont rien ne garantit pour autant l'univocité – et liberté individuelle de l'interprétant, pour lequel tout l'enjeu est de produire une représentation univoque et homogène des données linguistiques et extralinguistiques qui lui sont fournies.

Par ailleurs, l'univocisation que réalise l'interprétant ne consiste pas nécessairement en une dynamique simplificatrice, d'où notre réticence à recourir au terme procédural « d'ambiguïté » et à lui préférer la dimension sémiotique du terme d'*enrichissement* : l'interprétant construit, à partir des prémisses linguistiques ou extralinguistiques parallèles ou concurrentes qui lui sont fournies, une unité de sens qui n'est pas forcément une réduction à un sens unique. Une fois de plus, comprendre *Jeanne est très jolie* en rapport avec *le locuteur sous-entend que Jeanne est laide*, c'est tirer des hypothèses du passage de l'un à l'autre (par exemple : *le locuteur est hypocrite*, *le locuteur déteste Jeanne*, etc.), et assurer le passage de la concurrence logique-sémantique des prémisses à leur coopération interprétative.

2.2.2 L'inférence linguistique en amont de l'inférence pragmatique

Nombreux sont les auteurs, indépendamment de leur coloration épistémologique, qui fondent la bipartition entre inférence linguistique et inférence pragmatique⁵. D'un point de vue transversal, il se dégage de ces différentes analyses l'idée que le matériau linguistique qui constitue le pivot de l'énonciation possède une calculabilité linguistique, et que le terme de ce calcul possède une réévaluabilité contextuelle. L'interprétation correspond de fait à un processus inférentiel en deux temps, reliant le niveau linguistique au niveau pragmatique : l'inférence assure d'abord la mobilisation d'un réseau de prémisses linguistiques, dont la solidarité est toujours de l'ordre d'une corrélation de valeur de vérité, et éventuellement en sus d'ordre temporel, processuel, scénaristique, topique, rhétorique, stylistique, endophorique, etc. Par la suite, l'inférence pragmatique déduit de cet ensemble et des prémisses fournies par les paramètres contextuels une interprétation monolithique, reflet d'une prise en charge individuelle. Nous avons consciemment évité pour le moment de parler d'un calcul conventionnel réalisé à partir des prémisses linguistiques et restons volontairement opaque sur le point à partir duquel l'inférence pragmatique intervient. Nous expliciterons ces points dans la section suivante. Pour le moment, il nous suffit de considérer que l'inférence pragmatique relève moins d'une dynamique inhérente au système, et plus d'une dynamique inhérente à l'interprétant en tant qu'individu. Nous allons nous focaliser ici sur la notion d'inférence linguistique, qui semble bien moins intuitive, et incidemment pertinente, que la notion d'inférence pragmatique. Nous considérons pour cela l'exemple suivant :

17. Luc est marié, mais il n'est pas heureux. Jean, lui, est divorcé.

Nous considérons qu'une proposition acontextuelle telle que

(17a) Quand on est marié, on est heureux, parce que le mariage rend heureux.

est une représentation d'une prémisse linguistiquement inférée de (17) : quelque soit le contexte dans lequel (17) peut s'inscrire, il n'est pas possible de faire l'économie de (17a) lors de la considération de (17). L'aplatissement de (17), de (17a) et de toutes les autres inférences linguistiques constitue la représentation linguistique de (17). Le recours à la notion d'inférence est justifié si l'on se rapporte à la définition de Sperber et Wilson précédemment adoptée : (17a) est admis dès lors que (17) l'est en amont.

Les inférences linguistiques possèdent une vaste tessiture de rapports de complémentarité. La richesse sémantico-rhétorique de l'opérateur *mais* est bien connue : il met en relation argumentative (17) et (17a) en conférant à la volée un caractère topique et consensuel à (17a), ce qu'il n'a pas nécessairement ni dans la convention linguistique, ni dans le rapport intersubjectif. De même,

(17b) Jean a été marié.

est en rapport scénaristique⁶ rétrospectif avec (17) (Jean rencontre une personne X → Jean décide d'épouser X → Jean est marié à X → Jean divorce de X) ;

(17c) Jean va divorcer.

est en rapport scénaristique prospectif avec (17), en tant que converse topique de (17b), etc.

Réfuter le statut d'inférence linguistique à (17c) représenterait à nos yeux à la fois une confusion entre force d'une prémisse (D. Sperber et D. Wilson, *ibid.*) et mode de mobilisation d'une prémisse, et incidemment entre signification et interprétation. Dire que les valeurs de vérité de (17) et (17c) sont corrélées ne prescrit pas linguistiquement que (17c) arrivera effectivement. La force d'une prémisse est relative à une croyance particulière. En revanche, le rapport logique qui existe entre *divorce* et *mariage* impose à tout interprétant de conférer une force à (17c), quand bien même elle serait nulle, et donc éliminée lors de la production de l'interprétation finale.

Il existe un continuum naturel entre l'inférence linguistique et l'inférence pragmatique, de sorte que l'ensemble du processus interprétatif s'articule autour de la notion d'inférence : la phrase factorise différentes prémisses dont l'aplatissement, réalisé par le biais de l'inférence linguistique, correspond globalement à la signification. La considération de l'ensemble ainsi formé en corrélation avec les données contextuelles constitue les prémisses à partir desquelles est activée l'inférence pragmatique. Cette dernière

résout les conflits éventuels en mobilisant des segments complémentaires, en surdéterminant des segments existants ou en supprimant d'autres. Elle aboutit ainsi à une structure solidaire et unitaire qui constitue l'interprétation finale de l'énoncé. Il s'agit là d'une représentation schématique du processus interprétatif, que nous considérons comme globalement correcte mais dont nous allons maintenant amender certains points.

2.2.3 L'inférence pragmatique en aval de l'inférence linguistique

Nous développons ici l'idée que si l'inférence linguistique est conventionnelle (elle fait prévaloir le système sur l'individu dans le processus interprétatif), elle porte en elle-même son propre dépassement, et réalise ainsi l'articulation avec l'inférence pragmatique – qui elle au contraire délègue à l'individu le soin de résoudre les paradoxes ou incompatibilités éventuellement générées par le système ou par la confrontation du système avec le contexte.

De ce qui précède, nous tirons que la dimension conventionnelle de l'inférence est multiple, et réside :

- dans la mécanicité du processus de récupération des prémisses linguistiques : il n'est pas possible pour l'interprétant de faire l'économie d'une considération de ces dernières. Si la communication entre les interactants est possible, c'est moins parce qu'elle s'appuie sur un code que sur la convention qu'un matériau linguistique minimal et suffisant est mutuellement disponible, indépendamment des investissements particuliers ;
- dans le rôle pivot de la représentation linguistique, lequel est une conséquence du point précédent. On peut classer les interprétations en trois grands types, selon qu'elles maintiennent une lecture littérale, qu'elles optent pour une lecture figurative ou qu'elles correspondent à une méta-interprétation du type « l'énoncé du locuteur est inintelligible ». Si ces trois points de chute sont relatifs à un choix de l'interprétant, tous prennent comme point de départ l'aplatissement du matériau linguistique. En d'autres termes, l'inférence pragmatique prend nécessairement le relais de l'inférence linguistique.

En marge de cette dimension conventionnelle, le point d'articulation entre l'inférence linguistique et l'inférence pragmatique est déterminé par le fait que quoique résultat d'un système globalement formel, rien ne garantit la cohérence de la signification d'un énoncé. Trois facteurs expliquent ainsi qu'à son terme, l'inférence linguistique appelle naturellement l'inférence pragmatique :

- l'inférence linguistique *génère conventionnellement des paradoxes et des incompatibilités* – argumentations abstraites (*ce livre est rouge mais intéressant*), viols syntaxico-sémantiques (*il a bu ce livre*), etc. – qu'il incombe à l'interprétant de résoudre. Ces paradoxes sont le choix de l'émetteur, qui a déjà joué avec certaines intentions le processus interprétatif et qui, par un jeu sur le conventionnel, prévoit le déclenchement de certains effets sur le récepteur ;
- la dimension conventionnelle du plan linguistique doit être relativisée : il existe une asymétrie des investissements lexicaux entre les interactants. La signification ne mobilise de fait pas uniquement un noyau sémantique stable, mais également la part irréductible de contexte que représente la façon dont tout locuteur conçoit individuellement les unités de la langue ;
- l'inférence linguistique laisse le soin à l'interprétant de l'utilisation des segments qu'elle fournit (force des segments inférés, élimination d'un segment, rajout d'un segment par inférence pragmatique, etc.).

L'inférence linguistique est donc un mécanisme de cohésion : elle assure le passage formel d'un segment à un autre. L'inférence pragmatique est elle une dynamique de cohérence : elle cherche à assurer la coopération des segments entre eux.

3 Représentation linguistique des SD

Conformément au modèle interprétatif inférentiel que nous avons présenté précédemment, nous allons maintenant nous intéresser aux caractéristiques du défigement sur le plan de l'inférence linguistique, en montrant notamment qu'il est générateur d'un faisceau de prémisses qui démultiplie les arbitrages demandés à l'interprétant, et de fait la richesse des possibilités interprétatives de l'énoncé dans lequel il s'insère. Nous verrons comment s'opère la mobilisation des différents segments de la représentation linguistique des séquences figées par le biais de l'inférence linguistique, puis de quelle manière leur coopération est conditionnée en amont de la résolution inférentielle pragmatique. Les exemples que nous étudierons, présentés ci-dessous, sont tirés d'un corpus de SD collecté à partir de titraillles du *Canard enchaîné* :

18. Où Yade la gêne...
19. Le mur du çon
20. Tous les chemins mènent aux Roms.

3.1 Mobilisation linguistique du matériel interprétatif

3.1.1 Mobilisation inférentielle des SF correspondantes

Toute séquence défigée instancie un tort fait au repère que constitue la séquence figée correspondante : en (18), la structure syntaxique est violée ; en (19), le viol opère sur la norme orthographique ; en (20), il détériore la structure phonique.

Il s'agit là du noyau inférentiel irréductible de tout défigement : il suppose une dégradation volontaire du matériau polylexical par le locuteur, saillante dans la comparaison entre la SF et la SD. Le locuteur juge ainsi que l'information qu'il souhaite transmettre à l'interlocuteur gagne en pertinence dans la considération simultanée de la lecture compositionnelle et de la lecture figée. Un interlocuteur qui ne posséderait pas dans son lexique personnel les différentes séquences défigées mobilisées ne pourrait accéder à l'interprétation initialement visée par le locuteur : son interprétation serait alors fondée sur une lecture unidimensionnelle de la phrase sous-jacente à l'énoncé.

Aussi, l'inférence linguistique n'assure pas que l'interlocuteur dispose de la SF correspondante : elle assure qu'un interlocuteur qui aurait cette dernière en sa possession la mobilise effectivement à partir de la SD. De fait, le tort porté à la SF n'est pas nécessairement un viol normatif : (20) est ainsi une phrase syntaxiquement bien formée et sémantiquement accessible. La saillance de la SD par rapport à la SF, qui détermine la mécanicité de la mobilisation de la seconde à partir de la première, est ainsi fonction d'un équilibre entre proximité et différentiation. La proximité déclenche mécaniquement l'inférence de la SF correspondante : lorsque les interactants possèdent une SF dans leur lexique personnel, ils présupposent mutuellement qu'ils en connaissent le sens et les effets, et que leur utilisation vise implicitement cette facette phraséologique ; un locuteur qui utiliserait volontairement *les carottes sont cuites* pour signifier « les légumes sont cuits » ne pourrait pas ne pas être conscient du parasitage interprétatif qu'il imposerait au destinataire de résoudre. La différentiation indique en sus que la mobilisation conjointe de la SF et de la SD est pertinente, et qu'il est à la charge de l'interprétant d'en assurer la coopération la plus riche possible. Au terme de la phase de mobilisation, nous obtenons donc :

18. Où Yade la gêne...
 - a. Où y'a de la gêne, y'a pas de plaisir.
19. Le mur du çon
 - a. Le mur du son
20. Tous les chemins mènent aux Roms.

a. Tous les chemins mènent à Rome.

Notons que la complétion automatique du proverbe en (18) est une caractéristique inférentielle plus générale des énoncés parémiques structurés sur une cadence binaire (*quand on parle du loup... / on en voit la queue, Tel père... / tel fils, Qui se ressemble... / s'assemble*).

3.1.2 Prémisses inférées d'une lecture compositionnelle autonome des SD

Présupposer la pertinence d'un énoncé, en particulier d'une SD, c'est présupposer que sa forme autant que son fond n'ont pas été choisis de manière anodine mais en vue d'être optimalement pertinent. Lorsque les SD respectent les normes de bonne formation syntaxique et sémantique, tel qu'en (20), leurs représentations linguistiques se complètent d'une lecture littérale du signifiant :

20. Tous les chemins mènent aux roms.

b. Tous les chemins mènent aux roms.

En revanche, lorsque le tort à la SF se double d'un tort aux normes du système linguistique, la lecture compositionnelle déclenche nécessairement la génération de méta-interprétations, et conditionne en partie leur résolution au niveau linguistique :

18. Où Yade la gêne...

b. (18) n'est pas une phrase respectant les normes syntaxiques.

c. Les carences normatives de (18) sont voulues par le locuteur.

d. Les carences normatives de (18) sont porteuses d'enrichissements interprétatifs.

e. *Yade* n'est pas une unité conventionnelle de la langue. (*Yade* est un nom propre.)

f. L'utilisation non conventionnelle de *Yade* est porteuse d'enrichissements interprétatifs.

g. Quels sont les enrichissements interprétatifs portés par *Yade* ?

19. Le mur du çon.

b. (19) n'est pas une phrase respectant les normes lexicales.

c. Les carences normatives de (19) sont voulues par le locuteur.

d. Les carences normatives de (19) sont porteuses d'enrichissements interprétatifs.

e. *Çon* n'est pas une unité conventionnelle de la langue.

f. L'utilisation non conventionnelle de *çon* est porteuse d'enrichissements interprétatifs.

g. Quels sont les enrichissements interprétatifs portés par *çon* ?

Les suites *e-g* constituent des déductions opérées à partir d'une considération de la pertinence présupposée, représentée par les suites *b-d*. Le cycle *b-g* dans son ensemble représente l'inférence linguistique d'un paradoxe : les séquences sont simultanément reconnues comme fautives et comme pertinentes du fait même qu'elles sont initialement fautives. Au terme du cycle déductif, la résolution des paradoxes, c'est-à-dire l'obtention d'une modalité de coopération entre les prémisses, est requise.

3.1.3 Prémisses inférées d'une lecture des SD en creux des SF

Nous développerons ici l'idée que le pontage entre les SD et les SF sous-jacentes déterminent un point d'articulation linguistiquement inférable. Ce dernier est d'une part le foyer de l'arbitrage entre proximité et différenciation, d'autre part le vecteur d'une accentuation conditionnant la mobilisation de prémisses linguistiques. Cette accentuation peut résider aussi bien sur une considération du signifiant de la SD en creux du signifiant de la SF que sur une considération du signifié de la SD en creux du signifié de la SF.

Le point d'articulation est déterminé simultanément par la localisation des bornes de la différenciation entre la SD et la SF et de la proximité éventuelle à l'intérieur de ces bornes. Ainsi, en (18), le foyer réside en *Yade* : la morphologie du segment différencie la SD et la SF (*Yade* vs. *y'a de*) et la phonie les réunit (/jad/). Pour des raisons similaires, le foyer en (19) et (20) se localise respectivement en *çon* et *Roms*. Nous étudions d'abord les prémisses inférées depuis le signifiant du foyer, puis les prémisses inférées depuis son signifié.

Au niveau du signifiant, le foyer conditionne la résolution du tort normatif éventuel. Nous avons vu au point précédent de quelle manière sont inférées des prémisses paradoxales réclamant un arbitrage surdéterminatif. Si l'inférence pragmatique se charge nécessairement en aval de la contextualisation de ces paradoxes en vue d'obtenir cette interprétation surdéterminée, des déterminismes linguistiques peuvent amorcer en amont le processus de résolution des méta-interprétations :

19. Le mur du *çon*.
 - a. Le mur du son
 - e. *Çon* n'est pas une unité conventionnelle de la langue.
 - f. L'utilisation non conventionnelle de *çon* est porteuse d'enrichissements interprétatifs.
 - g. Quels sont les enrichissements interprétatifs portés par *çon* ?
 - h. *Çon* est le point d'articulation entre la SD (19) et la SF (19a)
 - i. *Çon* est le correspondant de son.
 - j. *Çon* est identique à son sur le plan phonique.
 - k. *Çon* se différencie de son par la substitution de *ç* à *s*.
 - l. *Ç* est identique à *s* sur le plan phonique.
 - m. *Ç* se différencie de *s* sur le plan graphique.
 - n. L'utilisation de *ç* est porteuse d'enrichissement interprétatifs.
 - o. Quels sont les enrichissements interprétatifs portés par *ç* ?
 - p. *Ç* ne se différencie de *c* que par la cédille.
 - q. La substitution de *c* à *ç* rétablit les normes lexicales.
 - r. *Con* est une unité conventionnelle de la langue.
 - s. Le mur du *con*.

Le mouvement *e-r* marque un continuum inférentiel : entre *o* et *p*, l'on passe d'une déduction pure d'hypothèse à partir d'hypothèses préalablement définies à une déduction d'hypothèses par le biais de l'ajout d'une hypothèse nouvelle (la proximité entre *ç* et *c*). De notre point de vue, l'important est que cette hypothèse est naturellement et linguistiquement accessible, de sorte que *çon* contient *con*. Un mouvement similaire est inférable de (20) pour motiver le tort normatif et récupérer linguistiquement la prémisse *Yade est une unité conventionnelle de la langue (nom propre)*, à condition que l'interprétant possède un ensemble de données encyclopédiques suffisantes sur la suite *Yade*.

Au niveau du signifié, le foyer génère d'autres ensembles de prémisses paradoxales qui déterminent des accentuations thématiques :

19. Le mur du *çon*.
 - a. Le mur du son.
 - a'. Le mur du son désigne la limite au-delà de laquelle un élément mobile va plus vite que le son.

s. Le mur du con.

s'. Le mur du con détermine la limite au-delà de laquelle un élément mobile va plus vite que le con.

t. s' ne reçoit pas de lecture littérale.

t'. s' doit recevoir une lecture figurée.

La prémisses *t'* correspond toujours à une mise en œuvre du principe de pertinence : dès l'instant où l'interprétant reconnaît la SF derrière (19), il accepte que des substitutions telles que *s'* sont incidemment reconnues pertinentes et doivent être interprétées. Pour éviter de dévier du sujet de cet article, nous assumons sans démonstration que l'interprétation des métaphores est pour partie un processus d'inférence linguistique, qui vise à éliminer certaines prémisses qui localisent le viol afin d'accéder à une congruence conceptuelle à un plus haut niveau :

19. Le mur du çon.

a. Le mur du son.

a1. Le mur du son est une limite.

a2. Le mur du son est une vitesse.

Nous considérons que, du point de vue strictement linguistique, une lecture métaphorique de (19) élimine les prémisses incongruentes telles que *a2*, et de fait les différentes prémisses afférentes à l'idée de *vitesse*, et conserve les prémisses telles que *a1* qui ne sont pas génératrices de conflits ontologiques. En bout de chaîne, une lecture figurée de *mur du con* peut ainsi être « seuil de bêtise », ce qui représente une lecture compositionnelle à partir de l'ensemble initial soustrait des points de friction.

Ces paradoxes devront être résolus de manière effective par l'inférence pragmatique. En activant mécaniquement la lecture de la SD en creux de la SF, que ce soit sur le plan du signifiant ou du signifié, le foyer constitue une accentuation thématique et fournit les amorces de la résolution surdéterminative : il n'est pas possible de ne pas considérer *Yade* en (18), *çon* en (19) et *Roms* en (20) comme les pivots autour desquels sera bâtie l'interprétation unitaire des SD. De fait, la substance sémantique surdéterminée de ces unités constitue l'enjeu thématique des SD dans lesquelles elles s'insèrent. Nous allons maintenant voir que cette accentuation détermine en partie le mode de contextualisation des représentations linguistiques inférées.

3.2 Valorisation précontextuelle de la représentation linguistique

Nous adoptons ici le principe exposé par D. Sperber et D. Wilson, *ibid.*, pp. 214-215, selon lequel le processus interprétatif ne construit pas un contexte qui rende l'énoncé pertinent ; au contraire, la pertinence est présupposée et le choix du contexte vise à confirmer cette hypothèse. Nous posons qu'un des meilleurs moyens de multiplier les effets interprétatifs d'un énoncé dans un contexte est de respecter le programme de sens que la phrase sous-jacente à l'énoncé détermine. En d'autres termes, nous soutenons que la représentation linguistique a un rôle prescripteur sur la contextualisation, et que le respect de ces contraintes maximise la pertinence de l'interprétation.

Au plus haut niveau, l'acte de présomption de pertinence n'est pas monolithique : il se spécifie en fonction de certaines pratiques et de certaines attentes. Si nous développerons plus en avant ces particularités dans notre troisième partie, nous pouvons déjà poser que, dans le cadre de la lecture d'un numéro du *Canard enchaîné*, la présomption de la pertinence d'un titre d'article présuppose la présomption d'une surdétermination. Si la fonction proleptique est une caractéristique générique du titre d'article de journal, elle est grandement renforcée dans le cas du *Canard enchaîné* et influe sur la progression de la reconnaissance de l'information transmise.

Nous fournirons ici deux brefs exemples : premièrement, l'accentuation thématique portée par le foyer du défigement construit un prisme à travers lequel est lue toute la suite de l'article. Ainsi, le foyer impose :

- en (18), la mobilisation de connaissances encyclopédiques qui étayent le fait que *Yade* soit une *gêne*. Incidemment, c'est la mobilisation de *Rama Yade* qui est imposée ;
- en (19), l'identification dans l'article d'une personne qui dépasse les bornes de la bêtise ;
- en (20), la mobilisation de connaissances encyclopédiques sur les romanichels.

Il s'agit bien ici de *procédures interprétatives linguistiques*, qui seront menées à terme (ou non) par l'inférence pragmatique. Par conséquent, et il s'agira là de notre deuxième point, ces procédures sont des foyers d'isotopies de toutes sortes, qui structurent et solidarisent le texte en tant qu'unité de signifiante. Nous désignons par là des phénomènes de tissage textuel, tel que par exemple le fait que la première phrase de l'article qui suit le titre *Le mur du çon* est :

- *Franchi* soutane au vent par le très médiatique...

La continuité syntaxico-sémantique entre la SF *mur du son* et l'utilisation du verbe approprié *franchir* assure au-delà la continuité de signifiante entre le défigement, sa portée proleptique et le contenu informatif qui lui succède effectivement.

La construction de la représentation linguistique des séquences figée constitue la première étape de leur interprétation ; l'inférence linguistique assure à ce stade la mobilisation mécanique d'un faisceau de prémisses paradoxales ou concurrentes, et fournit à des degrés divers l'amorce de leur résolution. Au terme de cette première étape, le processus de contextualisation par le biais de l'inférence pragmatique est donc naturellement conditionné. Nous nous focalisons désormais sur les modalités de son déroulement.

4 Connivences textuelles et contextuelles

Les titres de journaux sont majoritaires dans notre corpus. Si les titres sont proleptiques, les textes éliminent les équivoques et confirment certaines interprétations non contextuelles. Nous constatons de plus qu'un titre où s'opère un défigement agit souvent de connivence avec le texte. Cette démarche schématique est selon nous de nature sémique ou isotopique (Rastier, 1997).

4.1 Connivence contextuelle

Les SD sont susceptibles d'être interprétées par le biais de la compositionnalité. Prenons l'exemple de *Guerre très froide*. Mise à part la référence que représente « guerre froide », la séquence est *de facto* interprétable comme une construction du type : *N Adv Adj*. Si une détermination s'ajoute à cette construction, nous pouvons obtenir des séquences comme :

21. Un pull vraiment joli
22. La voiture exceptionnellement rapide

En revanche, aucune référence figée ne réside dans ces deux séquences. Les deux séquences sont analogiques à *guerre très froide*.

Le processus de *validation* est systématiquement mis en avant dans l'analyse des SD. Outre la motivation formelle (phonique, graphique), le contexte textuel ou le contexte discursif serait la prémisses des défigements. Le Canard enchaîné étant un journal d'actualités satyrique, les défigements qui y sont créés ont, en premier lieu, pour objectif de crypter un message portant un jugement sur le fait rapporté. Un message n'est décryptable que lorsqu'un détournement d'une SF, qui constitue un « non-sens » (Todorov, 1978), est remotivé et rationalisé en synergie avec le contexte.

Reprenons l'exemple *Mur du çon*. Ce calembour, produit par l'incorrection graphique (*çon* n'est pas un mot français) et l'homophonie (*son* et *çon*), est *a priori* bivalent. Il peut très bien s'interpréter par la ressemblance sonore avec *mur du son* (/sõ/), qui est un « phraséotermes » (Gréciano, 1997) en aérodynamique, ou s'opérer par la ressemblance iconique entre *ç* dans *çon* et *c* dans *con*, dont résulte la

séquence compositionnelle *mur du con*. Si l'on assigne un contexte précis, on peut déterminer l'interprétation du défigement. Le même exemple prend alors une autre tournure. Considérons :

23. Le mur du çon de Berlin (18.11.2009, N° 4647)

Contexte : Nicolas Sarkozy a prononcé une phrase erronée en allemand et a mis en avant sa prétendue contribution à la chute du mur de Berlin.

Le cotexte *de Berlin* sélectionne le champ sémantique du mot *mur*, car il constitue avec ce dernier la référence figée le « Mur de Berlin ». La répartition sémantique de l'unité défigée en question est amplement conditionnée par le contexte. Si nous injectons le contexte dans l'interprétation de la séquence défigée, nous nous apercevons que l'équivocité de *çon* est justifiée. Pour y voir plus clair, nous mettons en parallèle le contexte et la SD (Figure 1)⁸ :

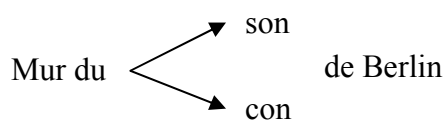


Figure 1 : mur du çon

Il nous semble qu'un parallélisme entre le contexte discursif et la SD est justifiable. La relation bijective entre les sèmes dans la SD et ceux dans le contexte est l'explication et la validation du défigement. Nous émettons l'hypothèse que *con* correspond au discours erroné en allemand dont les sèmes « maladresse » et « incongruité » sont communs et que *son* partage un sème dans « prononcer un discours ». Cependant, il est difficile, à ce stade, de déterminer en définitive, sans l'accès au texte, les répartitions interprétatives dans l'interprétation de la séquence.

4.2 Connivence textuelle

Le Mur du çon est le nom d'une rubrique qui apparaît sur la page une dans certains numéros du journal. Comme nous l'avons indiqué au point 3.2, le titre de la rubrique est suivi par *Franchi* qui est toujours le premier mot du corps du texte. La transition de la prolepse à l'explication est d'autant plus réaliste que le texte se construit autour de cet enchaînement lexical et sémantique. Nous y constatons une connivence patente entre le titre et le texte. Nous nous apercevons ici d'un phénomène de « refigement » dû à la récurrence des éléments défigés. Le même processus est constaté dans beaucoup de cas. Reprenons :

24. Tous les chemins mènent aux Roms (03.06.2009, N°4623)

Contexte : Des élus se plaignent de la présence de Roumains dans leur ville, alors que le gouvernement roumain a mal géré l'argent versé par Bruxelles pour gérer la population roumaine.

L'interprétation compositionnelle est-elle validée par le texte ? La SD fait naturellement écho au proverbe « Tous les chemins mènent à Rome ». Ce qui nous intéresse n'est pas la substitution paradigmatique de la séquence figée, mais la manière dont le texte incite ses lecteurs à prendre de la distance par rapport à la forme figée. Dans le texte, le sujet thématique *Roms* est abordé sous différents regards : un élu, un maire radical, un édile socialiste, la presse roumaine, la Roumanie, Bruxelles (L'Europe). Le tout montre la multitude des opinions concernant les Roms qui est résumée par « Tous les chemins mènent à Roms », de manière métaphorique⁹.

La SD hérite-elle du signifié de la SD ? L'ambivalence et la contradiction interne de la SF (forme et sens) fait qu'elle actionne le signifié figé en filigrane sous la forme défigée. Si l'on admet que le sens du proverbe « Tous les chemins mènent à Rome » signifie « il existe plusieurs façons d'atteindre un objectif », on tente naturellement de greffer le sens figé sur la SD (Tous les chemins mènent à Rome / Roms). Une interprétation plausible est que le paradigme *Roms* est un paradigme thématique. En préservant le sens initial du proverbe, *Roms* s'y ajoute en tant que « thème », imposé par le texte. Nous pouvons induire :

- Signifié figé (plusieurs moyens d'atteindre un objectif) + (au sujet de, concernant) Roms

Cette prolepse a besoin d'être prouvée dans le texte. Si l'on synthétise chaque paragraphe comme suit :

- Un maire socialiste montre sa volonté de faire respecter la loi, après le démantèlement d'un camp illégal de gens du voyage.
- Un maire radical de gauche parle de l'impact des gens du voyage sur la salubrité et la sécurité publiques.
- Selon la presse roumaine, le gouvernement français cultive son électorat.
- *Le Canard enchaîné* constate la discrimination anti-Roms en Roumanie.
- Les crédits versés par Bruxelles en vue de l'intégration en Europe des Roms n'ont pas été bien dépensés.

Les points de vue sont diversifiés dans le texte. Cette réalité textuelle ne correspond guère au signifié du proverbe. Par conséquent, *Roms* ne remplace aucun élément dans la SF et n'intègre donc pas la séquence. Cela veut dire que le signifié d'une SF ne participe pas toujours à la reconstruction de la SD, selon le texte où se situe la séquence.

5 Conclusion

Le croisement de l'inférence et du défigement confirme que la fixité transcende la langue et peut se trouver dans les interactions entre le texte et la langue. L'inférence, en tant qu'outil d'analyse, permet de tirer un grand nombre d'interprétations du défigement. Nous avons également examiné la connivence qui existe entre les titres et les articles dans des numéros du *Canard enchaîné*. Nous découvrons que la validation et la justification du défigement dans les titres se font dans les corps des textes, et ce de manière systématique. Il en résulte qu'il y a une réelle motivation et un processus de cryptage inférentiel derrière le défigement, ce qui se différencie des jeux de mots destinés exclusivement aux effets ludiques.

L'intervention de l'inférence dans les analyses du défigement étend les frontières de ce dernier. Le défigement à son tour offre un terrain empirique à l'inférence pour des descriptions fines.

Références bibliographiques

- Ducrot, O. 1998, *Dire et ne pas dire*. Hermann, Paris.
- Gréciano, G. 1997, « La phraséogénèse du discours », *Langages : la locution entre langue et usages*, pp. 179–200.
- Gross, M. 1986, *Grammaire transformationnelle du français : 3 - Syntaxe de l'adverbe*, ASSTRIL, Paris.
- Habert, B. et Fiala, P. 1989, « La langue de bois en éclat : les défigements dans les titres de presse quotidienne française », *Mots*, vol. 21, no 1, pp. 83–99.
- Mejri, S. 2009, « Figement, défigement et traduction. Problématique théorique », *Figement, défigement et traduction = Fijación, desautomatización y traducción*, pp. 153–163.
- Nunberg, G., I. A. Sag et T. Wasow. 1994, « Idioms », *Language*, vol. 70, no 3, pp. 491–538.
- Rastier, F. 1997, « Défigements sémantiques en contexte », *La locution, entre langues et usages*, pp. 305–329.
- Sperber, D. et Wilson, D. 1989, *La pertinence : communication et cognition*, éditions de Minuit, Paris.
- Todorov, T. 1978, *Les genres du discours*, Seuil, Paris.
- Zhu, L. 2013, *Typologie du défigement dans des médias écrits français*, thèse de doctorat.

¹ Outre leur raréfaction syntaxique, la signification compositionnelle de certaines SF ne reflète aucune réalité.

² Nous avons également montré que la substitution d'argument ne profite pas à la reconnaissance de la SF « prendre une veste », à cause de la banalité de son moule constructionnel.

³ L'aberration de cet exemple s'explique du fait que le figement se heurte à la dimension lexicale des énoncés.

⁴ En l'occurrence, l'article évoque les camps de concentration.

⁵ Voir en ce sens : H. P. Grice, implicatures conventionnelles vs. implicatures conversationnelles ; O. Ducrot, sens vs. signification ; O. Ducrot & J-C. Anscombe, argumentation linguistique vs. argumentation rhétorique ; R. Martin, inférence nécessaire vs. inférence situationnelle, signification vs. sens ; M. Prandi, inférence interne vs. inférence externe ; J-B. Grize, déduction vs. inférence ; G. Greciano, inférence logique vs. inférence triviale.

⁶ Nous entendons ici une continuité chronologique de procès à procès, de lexie à lexie.

⁷ La borne inférieure de cette suite, ainsi que la délimitation des étapes, correspond à un continuum ontologique et intensionnel, qui ne peut de fait n'être qu'imparfaitement transcrit.

⁸ Il ne s'agit pas ici de « textes alignés » et nous ne procédons pas de manière comparative dans les analyses des rapports entre le résumé et la SD.

⁹ La matrice lexicale de *tous les chemins mènent à...* ne peut pas signifier *tous les regards concernant ...* de manière synonymique, si nous considérons cette matrice lexicale comme étant une composition syntaxique calculable.